

Le marché d'esclaves de Dékpo au XIX^e siècle (Sud-Togo)

Komla ÉTOU*

Résumé

L'histoire du marché d'esclaves de Dékpo, dénommé Blokotisé, est très peu connue dans l'historiographie du Togo. Or ce marché du Sud-Togo a joué un rôle important dans la traite négrière clandestine dans la seconde moitié du XIX^e du siècle. En effet, dans le cadre de la lutte antiesclavagiste, les Britanniques se sont évertués à contrôler les principaux points de traite de la côte des Esclaves. Les négriers ont dû alors se replier sur les ports de moindre importance, où les contrôles étaient plus lâches. Pour alimenter le port d'embarquement clandestin d'esclaves d'Agbodrafo/Porto-Seguro, le marché des produits locaux de Dékpo a été transformé en un haut-lieu de vente de captifs. L'intérêt de la présente étude est d'analyser, d'une part, le contexte dans lequel ce marché a vu le jour, et d'autre part, la place qu'il occupe dans la mémoire collective des peuples du Sud-Togo.

Mots-clés : Dékpo, Blokotisé, marché, esclaves, mémoire collective.

Dékpo's Slave Market in the Nineteenth Century (South Togo)

Abstract

The history of the slave market of Dékpo, called Blokotisé, is little known in the Togolese historiography. Yet, this market in southern Togo played a major role in the illegal slave trade in the second half of the nineteenth century. In the point of fact, in the context of the anti-slavery fight, the British strove to control the main ports of the Slave Coast. Slavers then had to fall back on smaller ports where controls were looser. To supply the clandestine departure port of Agbodrafo/Porto Seguro, the market for local produces Dékpo was transformed into a major center of captives sale. This study intends to analyze, on the one hand, the context in which this market emerged, and on the other hand, its place in the collective memory of the peoples of South Togo.

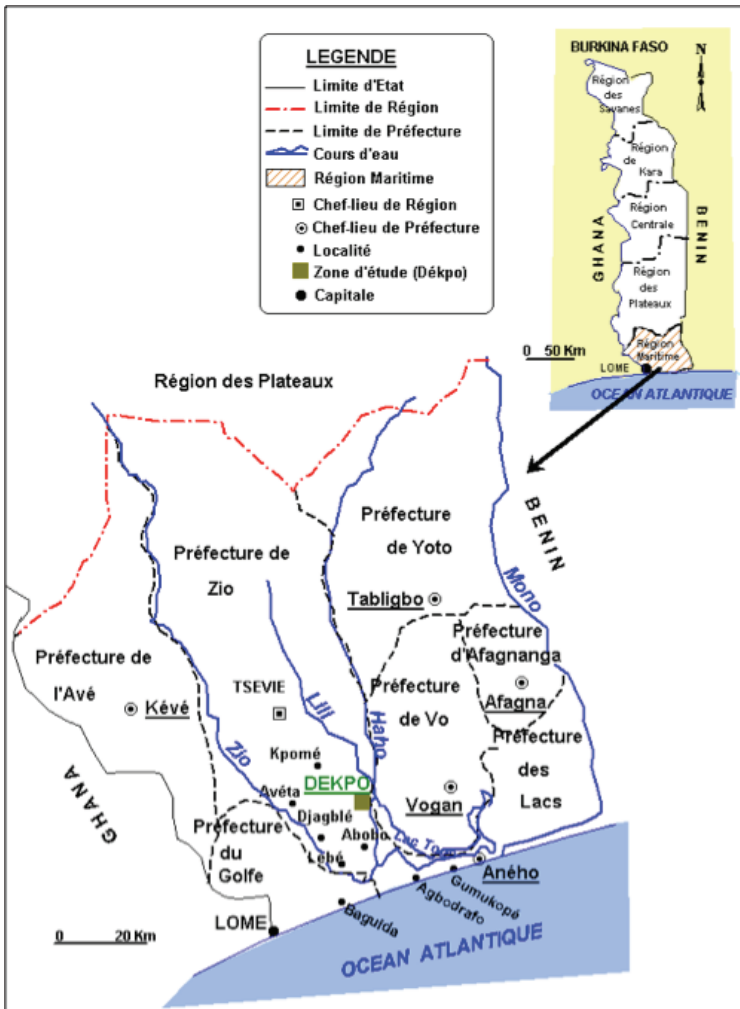
Keywords: Dékpo, Blokotisé, market, slaves, collective memory.

* Université de Lomé (Togo), etou_pakom@yahoo.fr

Introduction

Le sud du territoire actuel du Togo fait partie des régions de l'ancienne côte des Esclaves qui ont connu la traite négrière depuis le XVII^e siècle. Bien qu'un certain nombre de travaux de recherche aient été entrepris sur cette thématique par des universitaires togolais (GAYIBOR, 1990 ; 2014 ; ADOTÉVI, 2001 ; KADANGA, 2004 ; ÉTOU, 2011 ; AGUIGAH, 2012), des zones d'ombre restent encore à éclairer, si l'on se réfère aux études réalisées sur la question de la traite et de l'esclavage dans les pays voisins, notamment au Ghana (ex-Gold Coast) et au Bénin (ex-Dahomey). C'est dans cet ordre d'idées que s'inscrit le présent article sur le marché d'esclaves de Dékpo, dénommé *Blokotisimé*, très peu connu dans l'historiographie nationale.

Situé dans la Région Maritime, à une trentaine de kilomètres au nord-est de Lomé, la capitale du Togo, le village de Dékpo se trouve dans la préfecture de Zio, au nord-ouest du lac Togo ou Gbaga (carte n° 1). Il abritait, à l'origine, un petit marché



Carte n° 1. Localisation de Dékpo dans la Région Maritime au Togo
Source : Carte réalisée par K. Étou

prospère de produits du cru, à l'écart de la « route de l'esclave » qui desservait les ports de traite du Genyi¹ et de l'Anlo², les deux grands États esclavagistes de la côte occidentale des Esclaves au XVIII^e siècle. Par rapport à ce constat, la question suivante se pose : comment le marché de Dékpo est-il passé de petit centre florissant de produits locaux à un haut-lieu de vente de captifs dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et quelle place occupe-t-il dans la mémoire collective des peuples du Sud-Togo ?

Pour répondre à cette interrogation, nous nous sommes appuyé sur une documentation variée. Outre les sources écrites d'origines diverses, nous avons effectué des enquêtes de terrain dans la région côtière depuis 2005. Les sources orales recueillies et l'observation in situ des traces multiformes laissées par le commerce des esclaves à Dékpo et ses environs ont permis de mieux appréhender le sujet. La présente étude est axée autour de trois points. Après avoir présenté Dékpo et son univers socioculturel avant le milieu du XIX^e siècle, nous examinerons ensuite le contexte dans lequel le marché de ce village s'est spécialisé dans la vente des captifs ; enfin, nous nous intéresserons à Blokotisimé comme important lieu de mémoire lié au trafic négrier au Sud-Togo.

1. Dékpo et son univers socioculturel avant le milieu du XIX^e siècle

Le village de Dékpo est créé vers la fin du XVIII^e siècle par les chasseurs Gamligo et Komla Gati (ÉTOU, 2006 : 374 ; ALATÉVI, 2012 : 25-27). Il fait partie des localités fondées par les Éwé émigrés de Notsé³ qui ont pris la direction du Sud⁴. Tout comme la plupart des établissements humains situés dans l'interfluve Zio-Haho, le site de Dékpo présente de nombreux atouts : forêt giboyeuse, sol fertile, cours et plans d'eau poissonneux. Les habitants de Dékpo appartiennent à la communauté des Bè-Togo⁵, dont l'habitat couvre les rives de la lagune de Bè et du lac Togo, ainsi que les basses vallées du Zio et du Haho. Ce territoire correspond en fait à l'aire d'influence du culte de *Nyigblin*, la divinité tutélaire des Bè-Togo, dite féminine, pacifique et miséricordieuse⁶ (carte n° 2).

¹ Royaume fondé par les Gan d'Accra sur le rebord méridional du plateau watchi au début du XVIII^e siècle. Glidji en était la capitale politique, et Aného (ou Petit-Popo), le poumon économique (GAYIBOR, 1990).

² Royaume fondé par un groupe éwé (les Anlo) dans la basse vallée de la Volta vers la fin du XVII^e siècle. Anloga en était la capitale politique et religieuse, et Kéta, le principal port (AMENUMEY, 1997).

³ Berceau historique des Éwé situé à 100 km au nord de Lomé.

⁴ Certains sont allés vers le nord-ouest et d'autres vers le sud-ouest.

⁵ Au début du XX^e siècle, le pasteur J. SPIETH ([1906] 2009 : 35) a dénombré plus de 120 communautés éwé entre les cours inférieurs de la Volta ou Amuga (au Ghana) et du Mono (au Togo). Les plus importantes sont les Ho, Péki et Kpando au nord-ouest, les Agu, Agomé, Danyi et Kpélé au centre-nord, les Avé, Tsévié et Agotimé au centre, les Anlo et Somé au sud-ouest, les Flawu et Bè-Togo au sud, et les Watchi au sud-est.

⁶ Par rapport au *Nyigblin* des Anlo qui est présenté sous la forme d'un dieu masculin, belliqueux et vengeur.



Carte n° 2. Le pays des Bè-Togo ou l'aire du culte de *Nyigblin* sur le littoral du Togo
 Source : Carte réalisée par K. Étou

Pour des raisons certainement liées à leur histoire particulière et à l'environnement dans lequel ils vivaient (absence, dans leur voisinage immédiat, de groupes de pression violents), les Bè-Togo constituèrent une théocratie paisible, à l'écart des tumultes et des ambitions hégémonistes des États esclavagistes de la région comme le Genyi et l'Anlo. Les gens épris de liberté venaient trouver refuge auprès du clergé local dans les forêts consacrées de Togoville⁷ et de Bè⁸, cœur spirituel du pays bè-togo (DOSSÈ, 1994 : 35-36 ; ÉTOU, 2006 : 189-190). La vie dans ces sanctuaires de *Nyigblin* reposait sur le respect strict d'un certain nombre de dispositions, en premier lieu, la discrétion⁹. Cette exigence explique le fait que les navigateurs et commerçants européens, bien qu'ayant parcouru la côte aujourd'hui togolaise entre

⁷ C'est cette cité, autrefois désignée Togo, qui a donné son nom à l'ensemble du pays.

⁸ De nos jours, une cité rattrapée par l'extension de Lomé, dont elle est devenue un quartier populaire.

⁹ Informatrice : Mama Kponu, prêtresse de *Nyigblin* à Togoville, entretien à Togoville, le 04/04/2006.

le XVII^e et le XIX^e siècle, n'ont jamais soupçonné l'existence des Bè-Togo et, en conséquence, ne les ont jamais mentionnés dans leurs journaux de bord ou dans leurs relations de voyage (ÉTOU, 2009 : 97).

L'univers de *Nyigblin* des Bè-Togo, dont les rites essentiels sont liés au système lagunaire du lac Togo, a tourné le dos à la plage et à son atmosphère délétère jusqu'au milieu du XIX^e siècle. De ce fait, les activités économiques sont essentiellement orientées vers l'arrière-pays. Le marché de Dékpo était l'un des plus importants centres commerciaux de la région, en raison de sa localisation géographique. Situé au nord-ouest du lac Togo, il attirait surtout, par voie d'eau, les riverains du Haho, du Zio et du Gbaga, mais aussi des gens des contrées lointaines, qui venaient y vendre toutes sortes de marchandises ou s'approvisionner en produits agricoles, halieutiques, cynégétiques et artisanaux¹⁰.

Ce marché a été signalé en 1845 par J. Duncan (1847 : 152) qui parle de « *a very large market place* » non loin de « *Gbomé* », c'est-à-dire Kpomé (ou Kpogamé), localité située à cinq kilomètres plus au nord¹¹. Selon H. Zöller ([1885] 1990 : 82), premier voyageur allemand venu explorer le nouveau protectorat impérial en 1884, Dékpo était en fait le marché de Kpomé. Cet auteur distinguait ainsi « *Gbomé-le-marché* » de « *Gbomé le gros village* (ou *Gbomé-la-ville*) ». Le marché de Dékpo grouillait de monde lorsque le jour d'animation tombait sur *apétsigbé*, le jour de repos des paysans¹² ; d'où l'expression *apétsigbési*¹³ utilisée à l'origine pour le désigner. Un rapport anonyme datant de 1875 que le *Colonial Office* a transmis en juillet 1884 au *Foreign Office* est explicite sur l'importance de ce marché dans la région :

« Cet endroit doit son importance à son marché, qui a lieu tous les cinq jours. C'est l'un des principaux marchés de la région : on y vient de partout, et on y trouve, ce jour-là, toutes les sortes de produits et de marchandises. L'huile de palme et les palmistes sont les produits les plus abondants. Le nombre de gens qui s'y rassemblent peut être estimé par le fait que, par petits groupes d'indigènes qui apportent sur leur tête cinq à dix gallons – parfois après un voyage de deux jours –, ce n'est pas moins de vingt ponçons¹⁴ d'huile qu'on y trouve (en sus de plusieurs tonnes de palmistes) à chaque jour de marché. » (MARGUERAT, 1993 : 327)

Tout comme sur les autres places commerciales du pays bè-togo (Togoville, Abobo, Lébé, Djagblé, Agoènyivé), les transactions furent longtemps dominées par le troc, malgré l'usage du cauri. La nécessité d'utiliser ce coquillage comme monnaie de paiement vient de la fréquentation de certains marchés régionaux tels qu'Aflao,

¹⁰ Informateurs : Laurent A. APÉTI, chef du village de Dékpo, entretien à Dékpo, le 30/07/2005 ; Adonsou GBOGLAN III, chef du village de Djagblé, entretien à Djagblé, le 05/04/2005.

¹¹ Le site de Kpomé est aujourd'hui largement détruit par l'extension des mines de phosphates. Le village a changé d'emplacement à plusieurs reprises.

¹² Les Bè-Togo ont une semaine économique de cinq jours, dont la dénomination est légèrement différente d'une localité à l'autre. À Dékpo, on compte : *yoègbé*, *togogbé*, *avétagbé*, *tonséségbé* et *apétsigbé* (ALATÉVI, 2012 : 42).

¹³ Littéralement, « le marché qui s'anime le jour de repos des paysans ».

¹⁴ Environ 11 000 litres, soit au moins 500 porteurs.

Kéta et Aného, largement ouverts aux échanges intercommunautaires et très tôt intégrés au commerce extérieur (ÉtOU, 2006 : 346). Petit à petit, de nouvelles valeurs vont s'introduire dans le mode de vie des Bè-Togo, surtout qu'au fur et à mesure que l'on s'éloigne des grands sanctuaires de *Nyigblin*, le culte de cette divinité se dilue. Le marché de Dékpo va donc connaître un certain nombre de transformations qui vont considérablement marquer les sociétés côtières dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

2. *Blokotisé*, haut-lieu du commerce des esclaves dans la seconde moitié du XIX^e siècle

Au début du XIX^e siècle, la traite négrière commença à décliner sous la pression des mouvements abolitionnistes et anti-esclavagistes, notamment au Danemark, en Grande-Bretagne et en France. Il s'ensuivit la libération, puis le retour de nombreux esclaves affranchis – les Afro-Brésiliens – sur la côte des Esclaves. Ces actions ne changèrent cependant pas grand-chose, car la traite persista, devenant même clandestine, malgré les efforts déployés par les nations abolitionnistes en vue de l'enrayer complètement.

Mais, paradoxe de l'histoire, les nouveaux affranchis, loin de détester cette activité, se hâtèrent d'y adhérer avec d'autant plus de conviction qu'elle procurait de gros bénéfices et permettait de s'enrichir rapidement à peu de frais (GAYIBOR, 1990 : 209). Dans le golfe du Bénin, le pays éwé (région située entre les basses vallées de la Volta et du Mono) se retrouva alors au centre d'une active et efficace traite clandestine, en raison du basculement de l'épicentre du trafic négrier de l'est vers l'ouest de la côte des Esclaves (GOEH-AKUÉ, 2001 : 573-574). Ouidah, Xwlagan (Grand-Popo), Agoué et Aného (Petit-Popo), officiellement reconnus comme les plus importants points de traite de la région, et de ce fait surveillés par la croisière anglaise, furent progressivement abandonnés par les négriers, dont certains se replièrent alors sur la portion occidentale de la côte des Esclaves, entre Aného et Aflao. Cette zone correspondait à peu près au pays bè-togo, longtemps demeuré à l'écart des échanges intercontinentaux (ÉTOU, 2011 : 65).

La fondation de Gumukopé¹⁵ en 1825 et d'Agbodrafo¹⁶ en 1835 sur les marges sud-orientales du territoire des Bè-Togo incita davantage les négriers à s'intéresser à cette bande côtière. En effet, non seulement ces localités étaient de création récente et donc encore peu connues des abolitionnistes, mais surtout leurs fondateurs s'étaient déjà familiarisés avec les activités maritimes à Aného, notamment comme bateliers

¹⁵ Ou Gunkopé, transcrit Gomolota ou Gomalouta dans les documents écrits de l'époque.

¹⁶ Le site de cette localité, à l'origine dénommé Abree par les Portugais, a été temporairement occupé dans les années 1680 par une partie des fugitifs gan d'Accra, et fréquenté par les négriers hollandais et surtout anglais. Cet établissement a cessé d'exister lorsque les Gan l'abandonnent pour élire domicile à Glidji. Au XVIII^e siècle, le même site aurait été occupé momentanément par les Portugais qui le surnomment *Porto-Seguro* (« Port de sécurité »), en raison des atouts que présenterait la zone pour la traite. Mais ces négriers n'y sont pas demeurés longtemps à cause d'une récession économique (Gayibor, 1990 : 166-167, 200 ; Étou, 2014 : 100-102).

et négociants (AGBANON II, [1934] 1991 : 68-69 ; GAYIBOR, 1990 : 199-200 ; STRICKRODT, 2015 : 169-171). Ainsi, eurent-ils à jouer un rôle déterminant dans le développement de la traite souterraine dans cette région, en faisant de leurs établissements de véritables ports clandestins d'esclaves.

Comment en est-on arrivé là ? D'après les sources orales recueillies dans les localités riveraines du lac Togo, les circuits et les modalités de la traite ont changé en cette seconde moitié du XIX^e siècle. Le Mono, naguère principale voie d'acheminement de la « marchandise humaine » depuis Tchamba, gros marché d'esclaves au Centre-Togo (KADANGA, 2004 : 147 ; AGUIGAH, 2012 : 143), vers les ports côtiers de Xwlagan, Agoué et Aného, est de plus en plus délaissé pour cette activité. En revanche, le lac Togo, par le biais du Haho, est devenu la voie centrale du commerce négrier vers les ports d'embarquement clandestin de la côte.

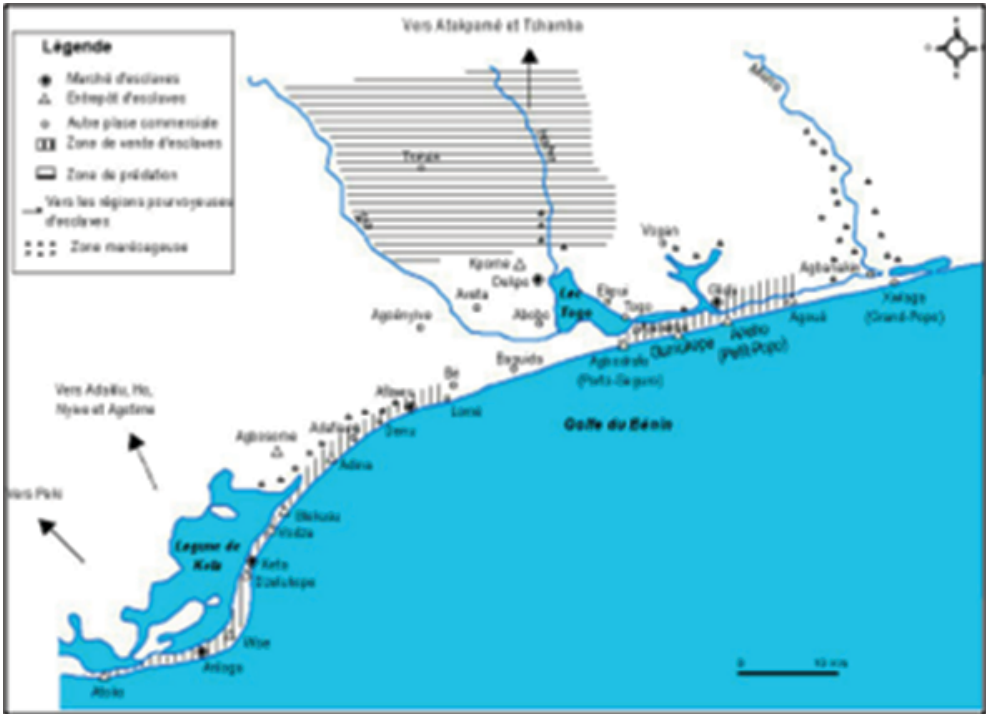
C'est dans ce contexte que le marché des produits locaux de Dékpo est transformé en une importante place commerciale, réputée pour la vente des captifs. Dénommé *Blokotisimé*¹⁷, en raison de la présence sur le site d'un grand arbre appelé *blokoti* (*Cynometra megalophylla*) auquel étaient attachés les captifs, ce marché était le plus célèbre de la région côtière actuelle du Togo jusqu'à la fin du XIX^e siècle. *Blokotisimé* était surtout fréquenté par les commerçants d'esclaves de la côte qui, du fait de la proximité des nouveaux lieux de ponction humaine, ont investi le territoire bè-togo, au mépris des principes fondamentaux du culte de *Nyigblin*. D'après ces principes, toutes formes de violence et de servitude étaient proscrites dans la sphère d'influence de cette divinité (ÉTOU, 2006 : 335).

Espace de paix et de sécurité pour de nombreux réfugiés au cours des siècles passés, le pays bè-togo est devenu, en cette seconde moitié du XIX^e siècle, une zone peu sûre, en dehors des forêts sacrées de *Nyigblin*, toujours à l'abri des prédateurs. En effet, malgré la fermeture du marché américain dans les années 1860, mesure qui rendit obsolète le trafic négrier dans le Nouveau Monde, la traite clandestine sévissait durement dans cette région située hors de la zone d'influence de la marine anglaise, mobilisée pour arraisonner les navires négriers. En visite à Agbodrafo en 1863, le RP Borghero, missionnaire de la congrégation catholique du Saint-Cœur-de-Marie, fait observer que « *Porto-Seguro, à cause de son isolement, a été souvent choisi comme point d'embarquement d'esclaves* » (MANDIROLA et MOREL, 1997 : 125).

Si, d'après H. Zöllner ([1885] 1990 : 184), les captifs provenaient pour la plupart de l'*hinterland*, les traditions locales¹⁸ sont prolixes sur les fréquentes opérations des chasseurs d'esclaves qui écumaient l'interfluve Zio-Haho, au niveau des campagnes autour de Tsévié, ainsi que les zones de peuplement watchi, notamment entre le Haho et le Yoto. Acheminés par le Haho, les captifs descendaient sur Dékpo via Kpomé (carte n° 3).

¹⁷ Littéralement, « dans le marché de *blokoti* ».

¹⁸ Informateur : Apéti K. GADJÉTOU, notable du chef de Dékpo, entretiens à Dékpo, le 30/07/2005 et le 14/11/2014.



Carte n° 3. Sites liés au commerce des esclaves en pays éwé à la fin du XIX^e siècle
 Source : K. Étou (2006 : 384)

À *Blokotisimé*, les captifs sont enchaînés contre le *blokoti* en attendant les acquéreurs et le sort qui leur sera réservé par la suite : être conduits dans l'un des ports côtiers pour l'aventure outre-Atlantique ou, dans le meilleur des cas, servir comme esclaves domestiques chez un maître dans la région côtière. Les négociants d'esclaves venaient du pays anlo, en particulier de Kéta et d'Agbozumé (CORNEVIN, 1988 : 148), mais aussi et surtout des villes marchandes guin, notamment Agbodrafo, Aného et Agoué. Les plus grands esclavagistes de la région, blancs et noirs ou mulâtres, descendants des Afro-Brésiliens¹⁹, étaient, entre autres, le « roi » Mensah d'Agbodrafo²⁰, Pedro Pinto da Silveira²¹, Garcia²², Marques d'Andraba et Olympio²³ (ZÖLLER, [1885] 1990 : 166, 183-185).

¹⁹ Certains ont endossé les patronymes de leurs anciens maîtres.

²⁰ De son vrai nom Kpoti Assiakoley, il est le troisième souverain d'Agbodrafo (de 1853 jusqu'à sa mort, en 1896), après Kodjo Agbossou et Assiakoley (décédé en 1852). Il a pris le titre de « roi » en 1870, en même temps que son nom de règne, John Mensah I^{er}.

²¹ Plus connu sous le nom de Pedro Kodjo (Quadjo) Landjéko. Originaire d'Aného, il eut une énorme influence dans la région côtière entre le Togo et le Bénin jusqu'à sa mort en 1885.

²² Portugais d'origine, il a été autrefois employé par un négrier à Agoué, avant de se mettre au service de la factorerie de S. B. Cole.

²³ Mulâtre brésilien. Après avoir pratiqué le commerce des esclaves à Agbodrafo, il s'est rendu à Agoué où il a travaillé pour le compte de la factorerie de S. B. Cole.

Nous ne disposons pas de données statistiques sur le nombre d'esclaves vendus à *Blokotisimé* dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Pour ce qui est de la valeur des captifs, nous pouvons supputer que leur prix ne différait guère de celui avancé pour la même période par le pasteur J. Spieth à partir de ses enquêtes de terrain auprès des Éwé de la région de Ho (au Ghana actuel) dans les années 1880. D'après ce missionnaire protestant, la « pièce d'Inde » valait 112 *hotu*²⁴, soit 224 000 cauris ou 112 marks, tandis que le captif de moins bonne qualité était offert entre 50 et 80 *hotu*. Dans les années 1890, du fait de sa rareté liée à la cessation du trafic international et surtout à l'interdiction de l'esclavage et de la traite négrière par les autorités coloniales allemandes, le prix du captif monta en flèche jusqu'à 200 *hotu* (SPIETH, [1906] 2009 : 153 ; GAYIBOR *et al.*, 2011 : 78).

Les véritables promoteurs de *Blokotisimé* étaient les autorités d'Agbodrafo qui y avaient même créé la fonction administrative de *dékpoga* (« chef de Dékpo »)²⁵, qui n'est pas sans rappeler celle d'*aputaga* (« chef de plage ») à Aného ou de *yovogan* (« chef du Blanc ») à Ouidah (ADOTÉVI, 2001 : 124 ; ÉTOU, 2006 : 375). Chargé de régenter les activités et de veiller sur les intérêts économiques des dignitaires d'Agbodrafo, le *dékpoga* a joué un rôle important dans l'animation de *Blokotisimé*²⁶. C'est pour cette raison que la reine Victoria d'Angleterre a envoyé en 1852 aux autorités locales²⁷ des émissaires pour conclure des traités antiesclavagistes, et offrir aux chefs de la région une canne, afin d'obtenir leur adhésion à la lutte contre la traite négrière clandestine²⁸.

Ce trafic ne s'estompa guère, mais engendra, on s'en doute, une grande insécurité dans la région. Dans son rapport de mission sur la côte occidentale des Esclaves en 1852, T. G. Forbes, officier naval britannique, mentionne un établissement dénommé « Bajado » à l'ouest de Porto-Seguro²⁹, dont les habitants se livreraient au rapt des passants sans défense : « *The Natives of this Village are a set of Robbers, trapping parties who pass unarmed* » (STRICKRODT, 2015 : 204). De même, le RP Borghero qui a visité cette partie de la côte en 1863, parle de région « infestée de brigands » (MANDIROLA et MOREL, 1997 : 124-125). Dans un rapport datant de 1875 que le *Colonial Office* a transmis en juillet 1884 au *Foreign Office*, il est également signalé la présence de kidnappeurs sur le littoral (MARGUERAT, 1993 : 328).

²⁴ Terme signifiant, littéralement, « l'argent est enfermé ». Il équivaut à 2 000 cauris. À ce nombre, on noue les deux bouts de la ficelle à laquelle sont enfilés les cauris.

²⁵ Informateur : Robert Doété MENSAH, ex-fonctionnaire international et ex-régent du trône d'Agbodrafo, entretien à Agbodrafo, le 12/11/2014.

²⁶ Celui qui accueillit Zöllner en 1884 s'appelait Bruce, nom d'une grande famille d'Aného.

²⁷ D'après les documents de l'époque cités par S. STRICKRODT (2015 : 171), « *The anti-slave trade treaty with Britain from 1852 was signed by three headmen of Porto Seguro, "Ar-con-tee", "A-kien" and "James Bruce"* ».

²⁸ Sur la côte occidentale des Esclaves, ces traités ont été conclus par T. G. Forbes, officier naval britannique, et L. Fraser, vice-consul britannique à Ouidah, avec les chefs des établissements suivants, d'ouest en est : Blekusu (« Blockhouse »), Elmina Chica (Adina), Adafianu (« Adaffie »), Hedjranawa (« Aguinerweh »), Dénu (« Daynoo »), Afiao (« Afflowhow ou Flohow »), Porto-Seguro (« Aboadrafo » ou « Porto Segooro »), Gomaluta (Gunkopé), Little Popo (Aného), Agoué (« Ahgwey ») et Grand Popo (STRICKRODT, 2015 : 204).

²⁹ Il s'agirait probablement de Baguida, connu dans certaines traditions locales sous le nom de « Beyido ».

Fréquent était donc le phénomène de coupeurs de route, qu'on appelait alors « *adoglovi* » (« petits lézards »), du fait de la promptitude de ces brigands à disparaître dans la nature après leurs forfaits. Par rapport à ces faits, H. Zöller ([1885] 1990 : 21-22) fait le constat suivant en 1884 :

« La côte était passablement dépeuplée, précisément à cause de la chasse à l'homme, et ne comptait que quelques tout petits villages, avec quelques baraquements destinés au stockage des esclaves. Au fur et à mesure que la peur des chasseurs d'esclaves diminuait, les contrées proches de la côte connurent à nouveau un peuplement plus dense ».

C'est dire que le commerce des esclaves, activité alors illégale dans laquelle s'est spécialisé le marché de Dékpo, a entraîné maints bouleversements dont les traces subsistent encore de nos jours dans la région côtière.

3. Un marché encore vivace dans la mémoire collective des peuples du Sud-Togo

Le Sud-Togo est majoritairement habité par les Éwé et les Guin. Si, dans cette région, l'esclavage et la traite négrière sont un sujet tabou, face auquel les traditionnistes deviennent subitement sujets à d'étranges « amnésies »³⁰, on reconnaît cependant que *Bloktisimé* a été un centre actif du commerce des esclaves jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Des traces mnémoniques, à la fois matérielles et immatérielles liées à cette activité, sont observables sur le terrain, aussi bien à Dékpo même que dans la région environnante.

Sur le site de *Bloktisimé* se trouve encore aujourd'hui un arbre religieusement protégé, vestige supposé de ce commerce funeste. Il s'agirait du rejet du *blokti* auquel étaient attachés les captifs (photo n° 1). On se rappelle qu'à l'époque de la traite clandestine, le lieu faisait office de « place aux enchères », d'où l'autre appellation de *Bloktigomé* (« sous *blokti* »), parce que c'est à l'ombre de cet arbre que se déroulaient les transactions. Une autre version qui a actuellement cours à Dékpo sur le toponyme de ce marché parle de *Boklotigomé*, c'est-à-dire « l'arbre sous lequel les puissances maléfiques sont annihilées »³¹.

³⁰ Car presque toutes les anciennes familles de quelle importance installées dans les villes côtières comportent des branches collatérales issues d'esclaves domestiques affranchis (par leurs maîtres ou par l'arrivée du colonisateur). Pour ce faire, il paraît dévalorisant d'avoir à parler de la présence d'anciens esclaves dans sa propre ascendance généalogique, ou d'avoir à la révéler dans celle des autres, car si l'on n'y prend garde, cela peut déchirer le tissu familial ou social (ADOTÉVI, 2001 : 117-118).

³¹ Informateur : Romaric GADJÉTOU, instituteur et guide touristique à Dékpo ; entretiens à Dékpo, le 24/10 et le 14/11/2014.



Photo 1. Jeune blokoti (*Cynometra megalophylla*) sur le site de Blokotisé
Source : K. Étou, 2014

Blokotisé est situé à quelques encablures du bac de Dékpo, où attendaient les pirogues devant convoyer les captifs vers les ports clandestins du littoral. Évidemment, les esclaves n'acceptaient pas volontiers l'embarquement pour la rive sud du lac. Au cours de la traversée, ceux qui se montraient trop agités, au risque de faire chavirer l'embarcation, seraient purement et simplement noyés dans le lac (ADOTÉVI, 2001 : 132). À Dékpo, il est couramment admis que quelques jours après les avoir jetés dans l'eau, les corps de ces récalcitrants étaient recouverts de cauris que les marchands d'esclaves allaient ramasser. Ainsi, pouvait-on gagner de l'argent deux fois sur le dos de la même personne : une première fois par sa vente, et une deuxième fois sur le dos de son cadavre.

Au-delà de cette tradition, il y a lieu de penser, tout comme S. Adotévi (2001 : 132), que les cauris en question ne sont autre chose que le lot de ces coquillages-monnaie jetés aux points de noyade par les gens d'Agbodrafo, en sacrifice expiatoire à la divinité du lac, à la fois pour le crime de la noyade et la souillure des eaux par les cadavres, de telles pratiques étant interdites dans l'aire du culte de *Nyigblin* dans laquelle se trouve Agbodrafo (ÉTOU, 2006 : 275-276, 335).

Blokotisé occupe une place de choix dans la mémoire collective des populations locales. Les traditionnistes de Dékpo rapportent que dès l'apparition d'une jeune

pousse à l'emplacement de l'ancien *blokoti* qui a disparu avec l'usure du temps, le site est aussitôt clôturé et des mesures sont prises pour en restreindre l'accès, en barrant l'entrée avec des tiges de liane (*moxéti*). Lorsque l'arbuste a atteint une certaine croissance, son tronc est entouré de tissu tricolore (blanc, noir, rouge), signe de son caractère sacré. Ces dispositions visent non seulement à protéger le jeune *blokoti*, mais tout autant à préserver le site contre les déprédations des hommes et des animaux, le tout aux fins de sauvegarder la mémoire des lieux (photo 1).

Au fil du temps, *Blokotisé* est devenu un lieu de mémoire sacralisé. Les descendants des anciens acquéreurs d'esclaves viennent périodiquement d'Aného ou d'Agbodrafo pour y accomplir des rites afin d'apaiser l'esprit des malheureux ayant été mis en esclavage par leurs ancêtres³². Pour ce faire, un autel sacrificiel leur est dédié (photo 2). Il existe aussi dans la région côtière, des cultes rendus à des divinités comme *Mama Tchamba* qui ne sont autres que les mânes des ancêtres jadis esclaves, qui reviennent s'incarner temporairement dans le corps de leurs descen-



Photo 2. Autel rituel dédié aux mânes des esclaves sur le site de Blokotisé
Source : K. Étou, 2014

³² Informateur : Romaric GADJÉTOU, instituteur et guide touristique à Dékpo ; entretiens à Dékpo, le 24/10 et le 14/11/2014.

dants et adeptes (ÉTOU, 2011 : 63 ; AGUIGAH, 2012 : 146-147).

Outre la dimension religieuse qu'il revêt alors pour les populations locales, le site de *Blokotissimé* est également reconnu par les pouvoirs publics comme un élément significatif du patrimoine culturel national. Un projet d'inscription de ce marché sur la liste du patrimoine national, commencé depuis 1998, n'a été effectif qu'en 2011, avec la pose d'une plaque signalétique par les agents du ministère de la Culture (photo 3). L'intérêt de l'État pour le site de *Blokotissimé* se situe dans le cadre de la politique de conservation et de valorisation du patrimoine culturel lancée au début des années 2000. Dans ce contexte, un inventaire des lieux de mémoire liés à la traite



Photo 3. Plaque signalétique du site de *Blokotissimé*

Source : K. Étou, 2014

négrière et à l'esclavage est entrepris afin de promouvoir le « tourisme culturel et/ou de mémoire » sur la « route de l'esclave au Togo ».

Blokotissimé a certes alimenté la traite transatlantique clandestine dans la seconde moitié du XIX^e siècle, mais il a surtout contribué au développement d'un esclavage local qui a laissé diverses traces dans l'environnement social et géoculturel. Au tout début de l'époque coloniale, H. Zöller ([1885] 1990 : 183-185) fait l'observation suivante :

« Toutes les personnes aisées du littoral [...] possèdent leurs esclaves. Si la vente s'avère nécessaire, ces derniers ne sont plus, de nos jours, vendus en public [...] Dans le territoire du Togo, il n'y a que des esclaves domestiques, qui sont très bien traités : à certains points de vue, cette vie est préférable à celle de nos ouvriers allemands. On n'a pas le droit de vendre leurs enfants, qui ne sont plus du tout des esclaves, mais comme des serfs (sic) ; ils représentent des membres de famille d'un rang inférieur. »

Même s'ils sont bien intégrés à la famille de leurs maîtres, ces esclaves domestiques (*kluvi*) sont considérés comme d'éternels cadets qui ne pourront jamais accéder à la dignité d'ainé et, à plus forte raison, au rang d'ancêtre après leur mort (ÉTOU, 2011 : 66-67). La plupart des familles qui possédaient beaucoup d'esclaves disposent d'un *hozikpi* (« siège de richesse »), signe de leur richesse passée (AMOUZOU, 1979 : 167). En pays éwé, le *hozikpi* représente le symbole matériel de la position sociale acquise par un ancêtre, souvent un *self-made-man*, que son sens des affaires aura hissé au rang des personnalités importantes de la région. La différence entre le *hozikpi* et les autres sièges – notamment ceux consacrés au culte des ancêtres fondateurs (*togbizikpi*) – se situe au niveau du pied central qui porte des cauris enfilés ou enchâssés dans le bois, chaque cauri représentant un esclave ; le nombre total de cauris correspond au nombre d'esclaves que possédait le défunt avant sa mort (ÉTOU, 2006 : 379-380) (photo n° 4).

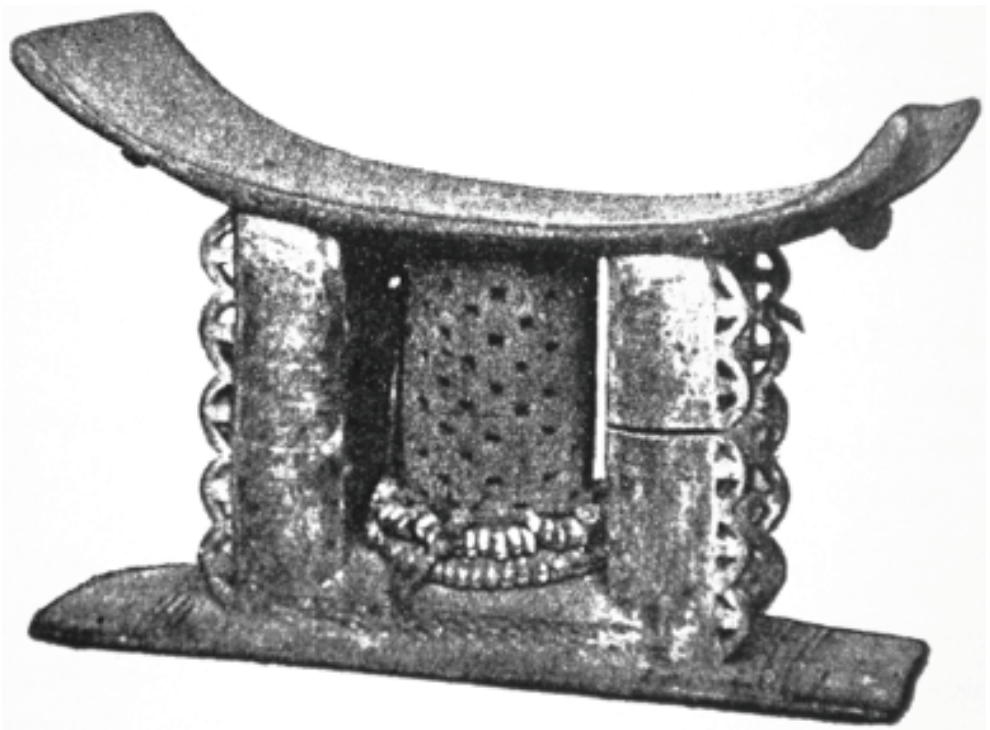


Photo 4. Un *hozikpi*, siège de richesse en pays éwé
Source : J. Spieth ([1906] 2009 : 125)

Objet sans signification rituelle de son vivant, le *hozikpi* devient une relique à sa mort. Il lui est dès lors consacré un local placé sous la responsabilité d'un membre de la famille du propriétaire et sur lequel, dit-on, le siège lui-même aura jeté son dévolu : c'est le *zikpidzikpola* (« responsable du siège ») ou *zikpinunola* (« gardien du siège »), chargé d'organiser périodiquement des cérémonies de revitalisation du siège par des bains rituels de feuilles sacrées, des offrandes de nourriture, des libations d'alcool ainsi que des prières (ÉTOU 2006 : 382).

Une autre catégorie de personnes en condition servile exceptionnelle, mais très peu connue à travers l'historiographie nationale, est constituée par les captifs en fuite et certains esclaves en rupture de ban qui ont trouvé refuge dans les forêts sacrées de *Nyigblin* (*nyigblinvé*). Au sud-est du lac Togo se trouve *Agomévé*, l'un des grands sanctuaires végétaux des Bè-Togo, qui servait de refuge et d'asile à toute personne sous la menace de l'esclavage (DOSSE, 1994 : 36 ; ÉTOU, 2014 : 108-109). Dès son entrée dans cette forêt, la personne était sous la protection de *Nyigblin*. Elle était ensuite conduite à Bè, dans la forêt sacrée *Dangbuivé*, où elle devenait une adepte de la divinité, donc intouchable (AMOUZOU, 1979 : 32, 99, 107, 111).

La protection accordée à ces fugitifs répondait en fait à un mode singulier de captation des hommes qui empruntait la voie du religieux. Afin d'assurer la pérennité du culte de *Nyigblin*, culte exigeant en main-d'œuvre, le clergé de *Nyigblin* a dû adopter cette stratégie de protection des gens, dans le but de renforcer numériquement l'effectif de la population locale, par l'intégration d'individus initialement étrangers au groupe. Si les filles, devenues *avési* (« épouses de la forêt sacrée »), statut marqué par une scarification rituelle des tempes (*tonugba*), étaient mises à la disposition des membres du clergé bè-togo, dont elles intégraient finalement les différents lignages par le biais des relations matrimoniales, les garçons, quant à eux, reconnaissables à leur collier de raphia (*ayé*), étaient surtout attachés à la cour du grand prêtre *avéto* en tant qu'*avénu* (« gardiens de la forêt sacrée »)³³. Mais quelle que soit la dépendance dans laquelle se trouveraient ces « protégés » de *Nyigblin*, ils n'avaient rien à envier aux esclaves que leurs maîtres, faute de pouvoir les vendre aux négriers, avaient mis au travail agricole dans leurs champs lointains (ÉTOU, 2011 : 60-61).

³³ Mama KPONU, prêtresse de *Nyigblin* à Togoville, entretien à Togoville, le 04/04/2006.

Conclusion

En abritant un important marché d'esclaves dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Dékpo, petit bourg éwé au Sud-Togo, est alors entré dans l'histoire du trafic négrier outre-Atlantique. Mais le commerce des esclaves qui y était pratiqué durant cette période de traite clandestine est resté longtemps méconnu dans l'historiographie nationale. Au début de la décennie 2000, l'intérêt pour l'étude des sites liés à la traite négrière et à l'esclavage, dans le cadre du projet « la route de l'esclave au Togo », a permis de revisiter l'histoire de *Blokotisé*, le marché d'esclaves de Dékpo. Ce lieu où reposait une mémoire enfouie, douloureuse pour certains, sujette au non-dit, voire à l'oubli volontaire, est alors devenu un site important du patrimoine culturel national, ce qui a justifié l'intervention de l'État. Cette reconnaissance officielle vise, entre autres, à éveiller les consciences sur l'effectivité du trafic négrier au Togo, pays longtemps considéré comme le chaînon manquant sur la côte des Esclaves.

En l'état actuel des connaissances, l'histoire de *Blokotisé* est inséparable de celle d'autres sites au sud du lac Togo, considérés eux aussi comme des lieux à forte charge mémorielle. Il s'agit notamment de *Gatovudo* à Nimanya et de *Woodhomé* à Agbodrafo. Le premier est un puits situé à trois kilomètres au sud-ouest d'Agbodrafo et où les esclaves, dit-on, devaient prendre un dernier bain, tandis que le second est une bâtisse dont la cave servirait à cacher ces hommes de peine avant l'ultime voyage sans retour. Quoi qu'il en soit de la vérité historique relative à ces lieux (ÉTOU, 2014 : 111-114), ceux-ci occupent actuellement une place non-négligeable dans le patrimoine culturel national. En somme, cette étude sur *Blokotisé*, au-delà de sa dimension historique, revêt également un intérêt patrimonial, analysé ici sous le double angle du matériel et de l'immatériel, du naturel et de l'humain.

Sources et bibliographie

1. Sources orales

Informateur : nom et prénoms	Statut/fonction	Date de naissance	Lieu et date de l'entretien
ADONSOU Gboglan III	Chef du village de Djagblé	Né en 1946	Djagblé, le 05/02/2005
APETI A. Laurent	Chef du village de Dékpo	Né en 1943	Dékpo, le 30/07/2005
GADJETOU K. Apéti et le 14/11/2014	Notable du chef de Dékpo	Né en 1940	Dékpo, le 30/07/2005
GADJETOU Romaric	Instituteur et guide touristique à Dékpo	Né en 1979	Dékpo, le 14/11/2014
MAMA KPONU	Prêtresse de <i>Nyigblin</i> à Togoville	Née en 1940	Togoville, le 04/04/2006
MENSAH Doété Robert	Ex-fonctionnaire international et ex-régent du trône d'Agbodrafo	Né en 1938	Agbodrafo, le 2/11/2014

2. Bibliographie

- ADOTÉVI L., 2011.** « Contribution à l'étude de l'esclavage en pays guin-mina à l'époque précoloniale (XVII^e-XIX^e siècle) », in GAYIBOR N. L. (éd.), *Le tricentenaire d'Aneho et du pays guin, Tome 1 : À l'écoute de l'histoire*, Actes du colloque international sur le tricentenaire du pays guin (Aneho 18-20 septembre 2000), Lomé, PUB, coll. « Patrimoines », n° 11, pp. 117-136.
- AGBANON II, [1934] 1991.** *Histoire de Petit-Popo et du royaume guin*, Lomé, Paris, Haho et Karthala, coll. « Les Chroniques anciennes du Togo », n° 2, 208 p.
- AGUIGAH D. A., 2012.** « Traces matérielles liées à l'esclavage et à la traite négrière au Togo », *Ingénierie culturelle*, Revue scientifique semestrielle de l'IRES-RDEC, n° 001, pp. 139-164.
- ALATÉVI K. K., 2012.** *Contribution à l'histoire des Ewé de Dékpo du [XVIII^e] siècle à 1960*, Mémoire de maîtrise en Histoire, Lomé, Université de Lomé, 81 p.
- AMENUMEY D. E. K., 1997.** « A Brief History », in AGBODEKA F. (ed.), *A Handbook of Eweland, Vol. I: The Ewes of Southeastern Ghana*, Accra, Woeli Publishing Services, pp. 14-27.
- AMOZOU A. A., 1979.** *Religion et société : les croyances traditionnelles chez les Bè du Togo*, Thèse de doctorat de 3^e cycle en Anthropologie, Paris, EHESS, 308 p.
- CORNEVIN R., 1988.** *Le Togo des origines à nos jours*, Paris, ASOM, 556 p.
- DOSSÈ A., 1994.** *Histoire d'une théocratie, Togoville des origines à 1914*, suivi de SURGY A. (de), [*Le roi-prêtre des Evhé du Sud-Togo*], Lomé, PUB, coll. « Patrimoines », n° 4, 135 p.
- DUNCAN J., 1847.** *Travels in Western Africa in 1845 and 1846*, London, Richard Bentley, 2 volumes.
- ÉTOU K., 2006.** *L'aire culturelle nyigblin (Togo-Ghana) du XVII^e à la fin du XIX^e siècle*, Thèse de doctorat unique en Histoire, Lomé, Université de Lomé, 600 p.
- ÉTOU K., 2009.** « Les Bè-Togo dans l'historiographie de l'ancienne côte des Esclaves (XVII^e-XIX^e siècle) », *Annales de l'Université de Lomé*, Série Lettres et Sciences Humaines, Tome XXIX-2, pp. 95-103.
- ÉTOU K., 2011.** « Traite négrière et esclavage en pays éwé (Ghana-Togo) : les territoires des Anlo et des Bè-Togo aux XVIII^e et XIX^e siècles », *Godó Godó, Revue d'Histoire, d'Arts et d'Archéologie africains*, n° 21, pp. 54-71.
- ÉTOU K., 2014.** « Agbodrafo/Porto-Seguro dans l'historiographie de la Côte des Esclaves : un lieu de mémoire plurielle », in SOMÉ M. et SIMPORÉ L. (dir.), *Lieux de mémoire, patrimoine et histoire en Afrique de l'Ouest. Aux origines des ruines de Loropéni, Burkina Faso*, Paris, Editions des archives contemporaines, pp. 99-115.
- GAYIBOR N. L., 1990.** [Le Genyi] : *un royaume oublié de la Côte de Guinée au temps de la traite des Noirs*, Lomé, Haho et Karthala, 321 p.
- GAYIBOR N. L., (dir.), 2011.** *Histoire des Togolais. Des origines aux années 1960*, Tome I : De l'histoire des origines à l'histoire du peuplement, Paris/Lomé, Karthala/Presses de l'UL, 716 p.
- GAYIBOR N. L., 2014.** « Traite négrière et apparition d'une oligarchie mercantile sur les côtes du Golfe de Guinée : la dynastie des Lawson de Petit-Popo (Aného, Togo) », in SAUPIN G. (dir.), *Africains et Européens dans le monde atlantique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 153-175.
- GOEH-AKUÉ N. A., 2001.** « Le patrimoine architectural d'Aneho, une conséquence de l'ébauche d'une accumulation primitive du capital », in GAYIBOR N. L. (éd.), *Le tricentenaire d'Aneho et du pays guin, Tome 2 : Société, culture et développement en pays guin*, Actes du colloque international sur le tricentenaire du pays guin (Aneho 18-20 septembre 2000), Lomé, PUB, coll. « Patrimoines », n° 11, pp. 559-585.
- KADANGA K., 2004.** « Contribution à l'étude de la « route de l'esclave » dans la région centrale du Togo avant 1884 », *Cahiers du CERLESHS*, 21, pp. 139-162.

MANDIROLA R. (Père) et MOREL Y. (éd.), 1997. *Journal de Francesco Borghero premier missionnaire du Dahomey 1861-1865*, Paris, Karthala, 296 p.

MARGUERAT Y., 1993. *La naissance du Togo selon les documents de l'époque. Première période : l'ombre de l'Angleterre*, Lomé, Haho et Karthala, coll. « Les Chroniques anciennes du Togo », n° 4, 471 p.

SPIETH J., [1906] 2009. *Les communautés éwé (Die Ewestämme)*, Lomé, Presses de l'UL, coll. « Les Chroniques anciennes du Togo », n° 11, 806 p.

STRICKRODT S., 2015. *Afro-European Trade in the Atlantic World. The Western Slave Coast c 1550-c 1885*, James Currey, Western Africa Series, 266 p.

ZÖLLER H., [1885] 1990. *Le Togo en 1884 selon Hugo Zöller*, [trad. K. AMÉGAN et A. AHADJI, présentation. Y. MARGUERAT], Lomé, Haho et Karthala, coll. « Les Chroniques anciennes du Togo », n° 1, 216 p.